

—Vous reviendrez chercher la réponse quand le soleil sera au milieu de sa course.

Les Touareg disparus, Gaston, Montaiglon, les noirs et Fathma se hâtèrent vers Tombouctou où ils arrivèrent sans encombre.

Montaiglon rayonnait.

Il avait confié la fortune volée à Blanche aux noirs et à Fathma afin de prouver — en cas de nécessité — la culpabilité de ceux-ci et leur innocence à eux. Il n'était pas fâché, maintenant qu'il ne craignait plus d'être obligé de retourner auprès de Blanche, de tenir cette fortune entre ses mains.

Il donna une récompense aux deux nègres et à Fathma, puis partagea avec Gaston.

Tous deux s'établirent près de la porte Ouest et donnèrent pour mission aux noirs d'aller surveiller ce qui se passait.

Les deux complices furent frappés de stupeur lorsqu'ils apprirent l'arrivée de Blanche.

Ils s'étaient donnés comme négociants marocains et, en envoyant de riches présents au gouverneur, s'étaient assuré sa protection.

Si Blanche, maintenant que leur fuite montrait leur culpabilité, allait les dénoncer ?

Ils résolurent d'aller au-devant de ce danger en la faisant passer pour espionne, et chargèrent Fathma d'un message pour le gouverneur.

On a vu que, prise de remords, la négresse, qui avait d'abord obéi, s'était rendue auprès de Blanche en dénonçant ceux dont elle s'était faite la complice.

Sur l'ordre de Ben Diffar, revenue auprès de Gaston et Montaiglon, elle leur dit que Blanche était dans la prison du gouverneur.

Montaiglon fut transporté de joie :

—Nous sommes sauvés ! s'écria-t-il.

Gaston ressentit quelque chose de pénible qui ressemblait à un remords.

—Il nous faut maintenant partir d'ici au plus vite, nous embarquer sur le Niger, y naviguer autant que nous le pourrons : enfin, par n'importe quel moyen, gagner le golfe de Bénin où nous trouverons un navire pour la France.

—Ta belle-sœur ne nous inquiètera plus de ses recherches continues, de ses folles imaginations !

La sueur perlait au front de Gaston. Il était incapable de penser, de vouloir, et s'en remit de tout à Montaiglon.

—Commande, je t'obéirai, dit-il.

Montaiglon fit venir les deux noirs.

—Vous avez navigué sur le Niger ?

—Oui, Sidi.

—Êtes-vous descendus jusqu'à la mer ?

—Jusqu'à Lagos, oui, Sidi.

—Le Niger est-il toujours navigable ?

—Non, Sidi, il faut transporter les pirogues à trois ou quatre endroits où il y a des rapides.

—C'est bien, allez tous deux acheter et équiper deux pirogues, procurez-vous des provisions pour le voyage, des armes et de la poudre : nous partirons demain.

Montaiglon donna à l'un des noirs un sac rempli de pièces d'or.

Les noirs partirent pour exécuter les ordres qu'on venait de leur donner. Ils se dirigèrent vers Kabia, port de Tombouctou, situé à huit kilomètres de la ville, achetèrent deux pirogues, des provisions de bouche, des fusils et des munitions.

Ils revinrent à Tombouctou à la fin du jour.

Fathma les attendait à la porte de la ville et leur parla longtemps avec force gestes et roulements d'yeux.

Elle semblait leur faire des propositions qu'il hésitaient à accepter ; ils s'y décidèrent enfin.

Alors, Fathma les précéda auprès de leurs maîtres.

Les noirs rendirent compte à Montaiglon du succès de leurs négociations.

—C'est bien, soyez prêts à partir au point du jour.

—Oui, tout sera prêt.

Fathma servit le dîner. Montaiglon et Gaston de Pervenchère firent honneur au repas. Montaiglon était rayonnant d'espoir ; sa gaieté dissipa peu à peu la tristesse de Gaston.

Fathma servit du thé et du cognac comme d'habitude ; puis, les complices fumèrent d'excellents cigares en faisant de nombreux projets ; tout leur avait réussi jusqu'à ce jour, tout leur réussirait.

La nuit était tout à fait venue, une de ces nuits splendides du désert où le disque de la lune répand sa douce lumière d'argent. A la chaleur brûlante du jour succédait une fraîcheur délicieuse.

Étendus sur des nattes, les deux hommes sentirent leurs paupières se fermer, une invincible somnolence les empêcha bientôt de se communiquer leurs impressions, de faire procéder aux derniers préparatifs de voyage.

Puis, dans le lourd sommeil où ils tombèrent tous deux, ils firent le même rêve : on les dépouillait de leurs vêtements, on s'emparait des ceintures contenant la fortune volée à Blanche ; ils voulaient

résister, crier, se débattre ; ils ne pouvaient faire un mouvement, jeter un cri . . .

Ils sentaient une sueur d'angoisse couler sur leur visage et faisaient de vains efforts pour ouvrir les paupières, chasser ce cauchemar causé sans doute par la fièvre.

Peu à peu, ce cauchemar pénible se dissipa ; ils dormirent d'un sommeil de plomb.

Au point du jour, ils furent réveillés en sursaut par des cris, des cliquetis d'armes.

Des nègres armés de sabres et de fusils, des soldats du gouverneur se jetaient sur eux, les liaient avec des cordes avant qu'ils aient eu le temps de faire un mouvement, les plaçaient en travers — ainsi que des sacs — sur des chameaux qu'ils excitèrent à grands cris.

La troupe hurlante se dirigea vers la maison du gouverneur. Gaston de Pervenchère et Montaiglon furent jetés dans une salle humide et sombre, cachot souterrain creusé dans le sol sableux.

.

Les deux noirs et Fatma, montés sur des méhara dont ils excitaient l'ardeur, s'éloignaient de Tombouctou pour gagner Kabra.

La négresse disait à ses compagnons :

—Oui, j'ai dénoncé nos maîtres comme chrétiens pour me venger de ce qu'ils m'ont obligée à faire contre ma bonne maîtresse . . . Le gouverneur les tuera comme des chiens, Fathma est contente !

—Et nous aussi, bien contents ! répondaient les noirs, riant de toutes leurs dents blanches et frappant sur l'or dont leur ceinture se gonflait.

—Vous n'avez pas eu de peine à les dépouiller, j'avais versé dans leur boisson le suc de l'herbe au sommeil.

—On les retournait comme des ballots, ils ne sentaient rien.

Et les nègres riaient au souvenir de l'opération nocturne qui les faisait riches.

—Nous plus être esclaves, nous libres, nous acheter esclaves avec l'or des chrétiens.

—Moi, disait Fathma, j'irai demeurer chez les Français, j'aurai des robes de soie et une voiture . . .

Elle s'interrompit soudain.

Une bando de Touareg et de soldats entouraient les malheureux, se précipitaient sur eux, les perçaient de coups de lance et les achevaient en leur coupant la gorge. Puis, après avoir dépouillé les cadavres, Touareg et soldats retournèrent auprès du gouverneur.

C'était un gros nègre Sontay, abruti par une continuelle ivresse.

Les Touareg partagèrent avec lui la fortune enlevée à Fathma et à ses compagnons ; ces partages avec les guerriers voilés constituaient le plus clair des revenus de *Sa Majesté*.

XIII

Blanche, un moment vaincue par la douleur, ne tarda pas à reconquérir son énergie.

Bien que brisée de fatigue, étourdie par le coup inattendu qui la frappait, elle ne se laissa pas abattre par le désespoir.

Alors que tout lui défendait d'espérer de revoir Renaud, elle avait espéré ; et ce qui semblait un rêve était cependant une réalité : Renaud vivait.

Seule, elle avait eu raison contre tous ; sa folie sublime était sagesse, renversait les raisonnements les mieux établis, les plus inattaquables en apparence.

Renaud était menacé de mort : Dieu lui accorderait-il d'arriver à temps pour le sauver ?

Il fallait partir, partir sans perdre un instant !

Ceux qui l'entouraient lui étaient dévoués jusqu'à la mort ; elle les enflammait de son courage, de sa confiance.

Le jeune nègre servit de guide à la caravane. Il indiqua l'endroit où il se trouvait avec Renaud lorsque les Oulad-Delim les avaient capturés, ainsi que la direction prise par les Maures pour regagner leur campement.

L'enfant reconnut les traces de ses ravisseurs.

Malgré la chaleur, la fatigue, il allait toujours à pied, les yeux fixés sur le sol, relevant avec une singulière intelligence, une acuité de vue incroyable les moindres vestiges que les sables mouvants n'avaient pas complètement effacés.

Oh ! c'est que le pauvre petit n'oubliait pas celui qui l'avait arraché des mains des Dahoméens, qui avait risqué sa vie pour le sauver.

Zibara, — c'est le nom de l'enfant, — dans l'espoir d'arracher Renaud aux Oulad-Delim, avait marché jusqu'à complet épuisement de ses forces.

Blanche, le soir, au campement, soignait l'enfant, le serrait contre sa poitrine, écartait ses cheveux crépus et l'embrassait sur le front en disant :